



TOURS ET TOURELLES.



Les débris de l'ancien Paris , ainsi qu'une
vieille armure , restent suspendus aux murs du
Paris moderne. Au milieu de la ville large ,
droite , alignée , on rencontre çà et là les traces

sombres et sinueuses de la ville gothique, un pignon sculpté, une ogive en dentelle, une balustrade en colonnettes. On voit un arceau noir et brisé appuyé sur une maison blanche, comme un vieillard appuyé sur une jeune fille ; la flèche d'un clocher percé à jour, s'élevant au-dessus des autres édifices, comme dans notre âme une pensée austère s'élève au-dessus de nos pensées vulgaires.

C'est sur les monumens que sont écrits, en caractères ineffaçables, les grands souvenirs et les histoires du passé. C'est au front des cathédrales, le long de ces aiguilles à perte de vue, dans ces riches et profondes ciselures, que sont empreintes les marques et l'influence du christianisme.

Les tours, les tourelles, et, comme on disait vieillement, les *tournelles*, étaient des apanages de noblesse. En disant : Ce gentilhomme a une tour, on indiquait sa dignité ; sa tour était sa couronne, sa girouette était sa bannière.

Les races princières et souveraines, les maisons ducales, les familles des comtes et des barons, n'allaient pas, vagabondes comme aujourd'hui, s'établir de rue en rue, de quartier en quar-

tier ; elles avaient leur vieux foyer, leur manoir antique décoré de leur nom et de leurs armes.

Alors, comme chaque chevalier portait l'épée à son côté, à son côté aussi chaque demeure féodale portait sa tourelle, qui était sa défense et sa garde.

— Plusieurs tours restent encore attachées au Palais de Justice, qui était autrefois le palais de nos rois. A l'une d'elles, Charles V, en 1370, fit mettre la première grosse horloge qu'il y ait eue à Paris ; elle avait été fabriquée par un habile mécanicien d'Allemagne, nommé Henri de Vic, que le roi fit venir tout exprès pour en avoir soin. Il le logea dans cette même tour, et lui assigna un traitement sur les revenus de la ville.

Cet homme, amoureux de son art, consacra le reste de ses jours au perfectionnement de son ouvrage ; il en écoutait le bruit, il en suivait et réglait la marche ; tous les battemens de son cœur répondaient aux oscillations du balancier : on eût dit que le mouvement des rouages faisait circuler le sang dans ses veines, et qu'il

recevait de cette machine la vie qu'il lui donnait.

Sa passion augmenta avec l'âge; c'était une admiration, une contemplation perpétuelle. A peine, une fois par semaine, descendait-il le long escalier tournant, pour chercher les provisions nécessaires à sa nourriture; à peine, à travers les étroits croisillons, jetait-il un regard sur les maisons de la Cité, et sur ces vastes jardins qui s'étendaient de l'autre côté de la Seine, au lieu même où devait s'élever plus tard la magnifique architecture du Louvre.

Cette population marchant d'un pas inégal, et tournant en sens contraire, dérangeait son système d'harmonie, et bouleversait les combinaisons symétriques de ses idées. Tout lui semblait désordre et confusion auprès du chef-d'œuvre de régularité qu'il avait sans cesse sous les yeux.

Depuis vingt années sans interruption, la cloche sonnait de quart-d'heure en quart-d'heure, et le cadran montrait toutes les minutes.

Un matin du mois de juin, le soleil était levé, et l'horloge n'avait pas annoncé les heures de

l'aurore; le soleil montait, et nulle voix dans les airs ne proclamait sa marche; les toits des hauts édifices projetaient leur ombre sur les quais, et l'aiguille immobile oubliait de marquer les pas du temps.

Le peuple laborieux, les magistrats, les soldats, les artisans, s'arrêtaient; des groupes se formaient au pied de la tour, et la foule inquiète demandait la cause de ce silence et de ce retard. La rumeur générale grossissait, quand vint à passer Messire Pierre d'Orgemont, chancelier de France, qui matinalement cheminait sur sa mule pour aller conférer avec le roi. Sa présence apaisa les murmures; la porte fut ouverte par son ordre, et deux des gardes qui l'accompagnaient entrèrent dans la tour.

Les marches résonnaient sous leurs pas, les murs faisaient retentir le fer de leur dague, et personne ne venait à leur rencontre.—Parvenus à la petite chambre de l'horloge, ils trouvèrent le savant vieillard étendu mort sur le plancher. Sa face était tournée du côté de la machine morte comme lui; et sa main tenait encore la clef d'acier avec laquelle il avait commencé à la remonter la veille.

Sa dernière pensée, son dernier regard, son dernier soin, avaient été pour son chef-d'œuvre bien-aimé; et quand il eut cessé de le soigner, de l'admirer et de vivre... le chef-d'œuvre s'arrêta: comme un cœur de femme s'arrête quand elle est délaissée par celui dont l'amour seul réglaît son existence et lui donnait la vie.

Les deux archers redescendirent; ils portèrent cette nouvelle au chancelier, qui la transmit au roi. On pourvut aux obsèques du savant, on lui donna un successeur. L'homme avait cessé pour jamais, et la machine reprit son cours ordinaire.

— L'aspect d'une vieille tour jette dans l'âme une impression indéfinissable; triste et sombre au dehors, elle éveille pourtant les plus brillants souvenirs de gloire et de tendresse.

Au milieu des brouillards de la nuit des siècles et de l'obscurité du donjon, on voit passer et se succéder des drames héroïques, galans et fantastiques.

Cette construction carrée ou sphérique, frêle

ou colossale, c'est un abri d'amour, c'est une prison d'État, c'est l'habitation d'un fantôme; toujours quelque chose de mystérieux; et le vague instinct de l'homme se plaît au mystère. Il aime une forme indécise se dessinant à l'horizon brumeux, une étoile entourée de vapeurs, une lumière tremblant sous le feuillage.

Dans ces temps de guerres incessantes, les femmes sentaient le besoin qu'elles avaient de la protection des chevaliers. Leurs mœurs et leurs occupations étaient distinctes: les soldats, les écuyers et les pages se livraient à l'exercice des armes; ils apprenaient à dompter les chevaux, à franchir les barrières; ils s'escrimaient et luttaient couverts d'une pesante armure; et les femmes gardaient la maison, travaillaient, brodaient, filaient et chantaient.

Au haut de la tour, à travers la fenêtre grillée, une jeune fille venait épier les jeux guerriers. Alors un jeune seigneur, un damoiseau ou un paladin apercevait au-dessus de lui une tête charmante et blonde qui semblait se lever comme un astre naissant, pour présider à sa destinée.

La jeune beauté, à la hauteur des créneaux, dans les régions de l'air, radieuse au milieu des

nuages, était regardée comme un être surnaturel; on l'invoquait, on l'adorait: et de là ces croyances superstitieuses de fées, d'enchanteresses, de magiciennes; cette fabuleuse poésie qui colore tous les récits du moyen âge.

Lorsque dans ce séjour aérien les chants d'une voix virginale se mêlaient aux accords d'une harpe invisible, le cœur du guerrier tremblait sous la cuirasse d'acier, et les sons éclatans du cor répondaient à l'amoureux appel de cette céleste harmonie.

La voûte de la tour profonde avait reçu les confidences de la joie et de la douleur. Elle avait entendu les soupirs de la jeune fille et les gémissemens du prisonnier, le nom du tyran maudit et le nom du page adoré.

Nul ne verra, nul n'entendra ce que la tour a vu et entendu; ce qu'elle sait, tout le monde l'ignore; mais quand, après des siècles, on pénétre dans son enceinte, on sent qu'il y a là bien des secrets, et on écoute comme si l'écho allait parler pour vous les raconter.

L'amour a quitté ces sombres retraites; mais

son souvenir y est resté. Et quand, le soir, deux blanches colombes se posent sur la haute ruine, on croit voir l'âme de deux amans qui viennent visiter le séjour où ils se sont aimés.

M. le comte JULES DE RESSÉQUIER.



Le chapitre qu'on vient de lire fera partie de la seconde et dernière livraison d'une admirable publication que fait M. le comte Turpin de Crissé, sous le titre de *SOUVENIRS DU VIEUX PARIS*. Ce livre, dont le texte est dû à plusieurs de nos illustrations littéraires, sera orné de trente sujets dessinés et lithographiés par le crayon habile de M. de Crissé. Nous croyons être agréable aux lecteurs des *Cent-et-Un* en leur signalant un ouvrage qui doit intéresser tous les amis des arts.

Pierre Bernard, marchand d'estampes, boulevard des Italiens, est chargé de la vente.

Note de l'éditeur.